

Suri, S., "Media : English Al Jazeera Just One Alternative to Western News", *Global Information Network*, 22 sept. 2006.

Thussu, D. K. (éd.), *Media on the Move : Global Flow and Contra-Flow*, London, Routledge, 2007.

Timmerman, K. R., "Live from Qatar : It's Jihad Television", *Insight on the News*, 4 March 2002.

## L'HOMME QUI EUT LA VISION D'AL-JAZIRA

A Doha, depuis son quartier général écrasé par le soleil, à l'embouchure du Golfe Persique, Al-Jazira diffuse ses émissions de télévision depuis 1996. En dépit des efforts de nombreux gouvernements dans le monde, son ascension a été irrésistible. La chaîne qui a débuté comme une simple *start-up* arabe est devenu l'un des acteurs non étatiques les plus influents de la région.

Un succès attribuable à différents facteurs : la difficile situation politique du Moyen-Orient, les coûts sans cesse plus faibles des technologies satellitaires, les taux d'analphabétisme élevés dans les pays de la région, favorisant ce type de média, la piètre qualité des émissions d'information des télévisions d'Etat, et même les maladroites tentatives occidentales pour contrôler les médias arabes...

Mais il y a surtout un homme, qui a soutenu la chaîne à chacune des étapes de son parcours, avant même qu'elle ait commencé à émettre et jusqu'à ses projets les plus récents en vue de développer et d'exploiter sa "marque". Cet homme, c'est le cheikh Hamad Bin Khalifa Al-Thani, émir du Qatar, fondateur et bienfaiteur d'Al-Jazira, l'homme qui eut la "vision" d'Al-Jazira, qui a planifiée sa création, qui a revu les pilotes de ses

premières émissions, et qui a ensuite dépensé des millions de dollars pour financer leur diffusion.

Aujourd'hui, l'émir continue d'offrir à la chaîne un soutien politique et financier indéfectible, même au péril de sa personne et de son Etat. Au point que, face à tous les problèmes liés à l'existence de cette chaîne turbulente, on en arrive à se demander la raison d'une telle attitude.

Pour certains, l'émir cherche à promouvoir la démocratie ; pour d'autres, il veut étendre la sphère du terrorisme ; tous semblent être d'accord sur un seul point : sans sa munificence, Al-Jazira aurait déposé son bilan depuis longtemps. Mieux cerner la personnalité de l'émir est donc une clé qui ouvre à une compréhension en profondeur d'Al-Jazira, cette chaîne qui suscite elle-même tant d'interrogations.

En dehors du monde arabe, l'émir réussit ce prodige d'être considéré à la fois comme un réformateur et comme un musulman conservateur. On parle de lui en général comme un musulman "wahhabite", un qualificatif qu'il rejeterait certainement puisqu'il dit prier Allah et non Mohammad Ibn Abd al-Wahhab, ce religieux qui répandit ses idées dans la Péninsule arabe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Fort corpulent, ce qui lui impose de se mouvoir lentement, parlant un anglais qui n'est pas sans défauts, cheikh Hamad est souvent sous-estimé par ses interlocuteurs occidentaux. Il est pourtant suffisamment habile et courageux pour avoir accédé au trône, et introduit dans son pays de nombreux changements, bien qu'il n'ait jamais été l'héritier que son père avait retenu pour lui succéder.

#### LE "WHAHHABITE" DE SANDHURST

La mère de cheikh Hamad est issue de la tribu des Al-Attiyeh, mais elle est décédée alors qu'il n'était qu'un enfant. Le père de Sheikh Hamad est originaire de la tribu des Al-Thani qui, en proportion de la petite taille du Qatar, est la plus importante

des familles régnantes du Moyen-Orient, et celle qui a la réputation d'être parmi les plus belliqueuses. Historiquement, les transitions d'un souverain Al-Thani au suivant ont rarement été pacifiques et leur propension à verser le sang leur a valu le surnom de "brutes du Golfe", surnom donné par un des administrateurs anglais d'avant l'indépendance. Les relations de cheikh Hamad avec son père n'ont jamais été bonnes, et il a encore aujourd'hui des relations tendues avec d'autres membres de sa tribu.

Enfant, cheikh Hamad est allé à l'école au Qatar. Durant ses jeunes années, avant l'apparition de son diabète et de ses problèmes de foie, il était connu pour être sportif et, comme ses ancêtres éleveurs d'huîtres perlières, c'était un plongeur accompli. Sa première rencontre avec la démocratie ne s'est produite que bien plus tard lors de la visite qu'il fit, adolescent, en Angleterre/ La légende veut qu'on l'ait sorti, hystérique, d'un balcon de la Chambre des Communes après qu'il eut assisté à son premier débat parlementaire. Jeune homme, il a fréquenté l'Académie militaire royale de Sandhurst, une expérience qui l'a profondément marqué. A ce jour, il demeure un anglophile accompli et envoie toujours les officiers de l'armée qatarie étudier en Angleterre.

Après son diplôme obtenu en juillet 1971, le jeune prince est rentré au Qatar où il a obtenu le grade de lieutenant-colonel dans les forces armées de son pays, et obtenu la charge du Premier Bataillon mobile, connu depuis lors comme le "Bataillon mobile Hamad". La même année, le Qatar obtenait son indépendance et, peu après, son père ravissait le pouvoir à son cousin à l'occasion d'un coup d'état.

L'entraînement connu à Sandhurst fit prendre conscience à cheikh Hamad que la sécurité était un impératif absolu pour son pays. Avec des réserves de gaz phénoménales et une économie pouvant atteindre les mille milliards de dollars, le Qatar pouvait offrir à ses habitants un des revenus les plus élevés au monde mais, avec une population de quelques centaines de

milliers d'âmes installées au bord d'une portion complètement plate de désert, c'était aussi l'un des pays les plus vulnérables militairement. Avec des voisins tels que l'Arabie saoudite, l'Iraq ou l'Iran, ce n'était qu'une question de temps avant que son pays disparaisse comme balayé par une tempête de sable.

#### LA MARCHE VERS LE POUVOIR

La cohérence, sur les plans tribal, religieux et social, de sa population, est le seul atout du Qatar. Le pays en tire une certaine force et, mis à part les luttes incessantes pour l'accession au trône, le pays ne souffre d'aucune instabilité majeure et de peu de menaces internes.

Mais pour survivre et prospérer comme d'autres petits Etats – comme Singapour, Hong-Kong ou Israël – qui faisaient son admiration, cheikh Hamad a compris que le Qatar ne pouvait pas se permettre d'imiter des pays tels que l'Égypte ou l'Algérie, hésitant entre le souci de se gouverner leur influence extérieure. Les dirigeants du Qatar se devaient de réfléchir vite et d'agir de façon décisive. L'autodéfense sur le plan militaire ne pouvant être qu'une illusion, restaient l'autodiscipline et la planification.

Le jeune lieutenant-colonel gravit rapidement les échelons pour devenir commandant en chef des forces armées qataries et, au début des années 1980, pour accéder au poste de ministre de la Défense. Ses partisans lui attribuent la modernisation des capacités militaires du Qatar avec notamment l'augmentation des effectifs des forces armées et l'acquisition d'armes modernes.

En plus de ses fonctions militaires, cheikh Hamad commença à endosser de plus en plus de responsabilités d'ordre civil. Nommé à la tête du Conseil suprême de la planification, cet organisme, en charge des politiques économiques et sociales du pays, devint rapidement un organe essentiel pour

la modernisation du pays. Dès lors, l'homme de Sandhurst commençait à s'imaginer à la tête du pays tout entier.

En 1981 devait se produire un événement qui laissa une impression durable sur le jeune prince. L'équipe de football du Qatar ayant battu l'équipe anglaise à l'occasion d'un tournoi de l'Association mondiale de football junior en Australie, des fêtes explosèrent dans les rues de Doha : cheikh Hamad avait compris le rôle qu'un sport tel que le football pouvait jouer dans la formation d'une conscience nationale.

Le prince était à l'époque à la tête du Conseil finançant les activités de la jeunesse. Des sources internes au Palais royal rapportent que le prince Hamad parle souvent de cette période comme un moment charnière de sa vie. Depuis cet événement, il a financé massivement les activités sportives, d'abord le football, puis le squash, le golf, les courses de voitures et le tennis et n'a jamais cessé de considérer le sport comme un moyen de motiver la jeunesse et de promouvoir le sentiment national. Il a lancé régulièrement des programmes sportifs ambitieux et les émissions sportives d'Al-Jazira sont les plus populaires du Moyen-Orient.

Au début des années 1990, le prince ambitionnait de plus en plus de s'emparer du trône. En tant que chef des forces armées, il était dans une position où il pouvait le faire à n'importe quel moment, mais il préférait attendre une occasion favorable pour le faire. Il jouissait déjà d'un pouvoir considérable en étant en charge de l'administration de toutes les affaires du pays, y compris du développement des ressources pétrolières et gazières. En s'appuyant sur son cabinet, dont les membres avaient été soigneusement choisis, il régna pendant quatre ans sans jamais prendre de congé alors même que son père, las du pouvoir, passait de longues journées sur la côte d'Azur à cultiver son goût pour le luxe.

Vint le moment où cheikh Hamad avertit son père qu'il ne pouvait plus conduire le Qatar à l'image d'un monarque médiéval. Les temps étaient mûrs, lui dit-il, pour prendre ses

responsabilités régaliennes au sérieux ou pour les céder à quelqu'un qui le ferait à sa place. Il avait déjà plusieurs fois demandé à son père de céder le pouvoir, essayant à chaque fois un refus.

Traditionnellement, les soulèvements se produisent durant les mois d'été dans le monde arabe, comme si la chaleur incitait les hommes à l'action. Et durant l'été 1995, alors que cheikh Khalifa revenait d'un de ses nombreux voyages à l'étranger pour démettre un fils et en promouvoir un autre, cheikh Hamad, enfin, se décida à agir. Le 27 juin 1995, excédé par le gouvernement erratique et apathique de son père et craignant que ses prétentions au trône ne soient mises en danger, le prince, âgé de 44 ans, profita d'un voyage de son père en Suisse pour se proclamer nouvel émir du Qatar. Le règne de son père était terminé, mais celui de la dynastie des Al-Thani, vieux de deux siècles, se poursuivait.

Cheikh Khalifa était dans sa chambre d'hôtel à Genève lorsqu'il prit l'appel de son fils lui expliquant son acte. Le vieux cheikh, qui n'avait nullement l'intention de céder le pouvoir, appela immédiatement le gouvernement français avec lequel il avait un accord de défense. Il demanda leur soutien pour récupérer son trône qui risquait de lui échapper de façon aussi brutale. Conformément à la tradition bien établie qui leur fait abandonner alliés et amis arabes dès lors qu'ils deviennent inutiles, les Français refusèrent de prendre son appel. Démis mais pas encore hors jeu, le vieux cheikh, plein d'amertume, mit au point un plan pour reconquérir son pouvoir, prélude à une année de querelles et de batailles entre le père et le fils.

Siphonnant des milliards de dollars des coffres de l'Etat, le vieux cheikh Khalifa déshérita publiquement son fils avant d'entamer une tournée dans les pays du Golfe en espérant couper les soutiens au nouveau régime. Cheikh Hamad répliqua en gelant les capitaux que son père avait pris dans les coffres du gouvernement. Il sut également consolider sa propre position en tant qu'émir en sauvegardant constitutionnellement le rôle de Premier ministre.

#### LE CHOIX AMÉRICAIN

Une fois sa position sécurisée, le nouvel émir mis en œuvre les plans que lui et sa seconde femme – avec laquelle il gouverne aujourd'hui le Qatar – avaient préparé pendant des années. Rompant avec les rituels et le raffinement baroque de la cour, l'émir et sa jeune équipe de technocrates éduqués en Occident commencèrent à gouverner le pays à l'image d'une grande entreprise, transférant au secteur privé nombre d'institutions qui nécessitaient des réformes. Plutôt que de construire d'inutiles palais et mausolées, cheikh Hamad créa la Fondation du Qatar, une demi douzaine de musées sophistiqués, une multitude d'institutions médicales et technologiques, un musée d'art islamique spectaculaire – et bien sûr Al-Jazira.

Contrastant avec les autres dirigeants de la région, le style de gouvernement de l'émir – et de son épouse – se caractérise par sa simplicité. Cheikh Hamad aime à surprendre en dînant dans les restaurants de Doha quand il est au Qatar, et il prend des chambres d'hôtel ordinaires lorsqu'il voyage à l'étranger. Il a développé de bonnes relations avec les membres de son cabinet, s'adresse souvent à la presse et travaille même durant ses après-midi. Le message qu'il adresse à ses sujets est simple : ouvrez-vous au monde extérieur, travaillez dur et tout est possible.

Il est sans doute plus aisé d'imposer le changement dans un petit pays que dans un grand. Les réformes furent lancées alors que l'environnement international était moins tendu, durant la période euphorique de l'administration Clinton, avant le 11 septembre et la guerre contre le terrorisme. La richesse nationale considérable fut une aide précieuse, de même que l'héritage colonial du Qatar et sa longue tradition de commerce avec l'Iran et les autres pays du Golfe.

Bien avant les autres pays de la Péninsule, le Qatar a introduit des élections démocratiques pour un certain nombre d'institutions et autorités, mis en place une nouvelle Constitution et

garanti aux femmes le droit de vote. Quelques années ont suffi pour qu'une grande part de la population s'adapte à ces changements.

En termes de relations étrangères, le vieil émir avait toujours affirmé que les intérêts du Qatar seraient mieux servis si le pays ne s'éloignait pas trop des autres pays de la région sur les plans culturels, économiques ou politiques. Cheikh Hamad quant à lui décida d'embrasser le monde extérieur. Il fit tout ce qu'il put pour rendre le Qatar plus visible sur la scène internationale, voyageant souvent pour assister aux conférences et autres événements internationaux, tout en invitant toutes sortes de délégations et de célébrités à venir visiter Doha. Nouveau venu sur la scène internationale, le Qatar fut doté, grâce à l'émir, d'un réseau diplomatique tissé à travers la région et au-delà et censé protéger le pays.

Bien entendu, le sport tint une grande place dans ses projets. Ces dernières années, le Qatar a accueilli plusieurs événements sportifs internationaux de haut rang tels que les XV<sup>e</sup> Jeux asiatiques en 2006, les championnats de football d'Asie, les championnats du monde de football junior, et les championnats du monde de course moto. L'Open de Tennis de Qatar est également devenu le principal tournoi de tennis régional.

Rompant avec le règne de son père, Cheikh Hamad fit quitter à son pays de l'orbite européenne pour lui faire gagner la sphère d'influence américaine. Son père, qui comprenait le monde uniquement à travers prisme français et britannique, n'aurait jamais imaginé un tel tournant. Même après l'indépendance, 1 600 entreprises britanniques contrôlaient toute l'industrie du Qatar : les télécommunications, les réseaux d'irrigation, l'électricité et même les spiritueux. Mais la Grande-Bretagne avait depuis longtemps oublié le Qatar et l'abandon par la France de son allié d'autrefois, à un moment où il en avait besoin, n'avait fait que mettre en évidence ce qui était clair depuis longtemps : les puissances européennes étaient capables d'abandonner leurs amis arabes en fonction de leurs

propres intérêts. Quoi qu'on lui ait promis lors de son accession au pouvoir, Cheikh Hamad savait qu'aucune puissance européenne ne viendrait le sauver de la principale menace vis-à-vis de son indépendance, l'Arabie saoudite. A l'évidence, on ne pouvait faire confiance qu'aux Etats-Unis pour soutenir leurs amis, comme le montrait leur soutien diplomatique, militaire et économique, indéfectible à Israël.

De plus, les Etats-Unis avaient toujours été très entrepreneurs à l'égard du Qatar. Des sources proches de la famille au pouvoir à Doha affirment ainsi que lorsque les émissaires de l'émir visitèrent la Grande-Bretagne à la recherche d'organisations partenaires pour la Fondation du Qatar, le British Council refusa de seulement les rencontrer. Les universités d'Oxford ou de Cambridge, imitées par plusieurs écoles de commerce de premier plan, rejetèrent leurs invitations avec dédain. Lorsque l'émir chercha de l'aide aux USA, il reçut un accueil enthousiaste et, par la suite, le Qatar encouragea largement les universités américaines à s'installer au Qatar. Les universités de Cornell, de Virginie, Carnegie Mellon, Texas ou encore la Rand Corporation ont toutes maintenant des antennes à Doha, tandis que la société américaine Exxon Mobil exploite les énormes champs gaziers découverts par les sociétés British Petroleum et Shell.

En novembre 2007, North Western fut la sixième université américaine à ouvrir un campus au sein de la Cité de l'éducation de Doha. Le premier contingent d'étudiants, arrivant à l'automne 2008, paiera les mêmes frais d'inscription qu'aux Etats-Unis mais cette délocalisation ne coûtera pourtant rien à l'université car l'Emirat prend à sa charge tous les coûts, depuis les coûts de construction jusqu'aux salaires des administratifs.

Dans le cadre de ses efforts diplomatiques en vue d'une sécurité pour son pays, l'émir a su trouver d'autres points d'accord avec ses protecteurs américains dont les projets de démocratisation du Moyen-Orient lui paraissent recouper assez largement ses propres projets de modernisation. Cheikh Hamad

partage même l'irritation américaine à propos de "l'obsession arabe" sur la question palestinienne, considérant qu'Israël est une réalité avec laquelle il faut composer. D'ailleurs, peu de temps après son arrivée au pouvoir, il ébranla la région en établissant des liens avec Israël et en conseillant aux Palestiniens de signer le meilleur accord possible.

#### UN MUSULMAN RÉFORMATEUR

Dans le monde occidental, les réformes entreprises au Qatar sont souvent perçues comme une manière de se plier aux recommandations de la communauté internationale à propos de la démocratisation ou de l'émancipation féminine, mais c'est mal comprendre les motivations de l'émir qui n'agit ainsi que parce qu'il est convaincu que c'est ce qu'il lui convient de faire, en tant que musulman.

L'émir est un réformateur, et non un démocrate ; il n'a aucun désir de devenir occidental, démocratique ou laïc. Bien qu'il ait beaucoup d'admiration pour ce qu'il a pu observer à l'étranger et qu'il s'inspire volontiers du savoir-faire occidental pour construire des musées ou mettre en place des chaînes de télévision, il reste au plus profond de lui un musulman profondément pieux, fier de ses traditions, de sa famille et de son pays.

En dépit des soucis qu'elle lui cause parfois, l'émir considère sa tribu, celle des Al-Thani, comme la plus grande dans le monde arabe, et donc tout aussi qualifiée que les Saoudiens à défendre les Lieux saints de La Mecque et de Médine. Le Qatar aura son âge d'or, mais il restera un régime islamique autoritaire.

Au fond de lui, cheikh Hamad pense que Dieu a doté son pays d'une telle richesse pour qu'il ouvre la voie à un islam moderne et modéré. C'est un devoir presque religieux que de présenter au monde son pays comme un modèle, un pays

arabe et musulman qui n'est ni répressif comme l'Arabie Saoudite, ni avili comme Dubaï, deux Etats qu'il méprise. Dans un monde où guerre et terrorisme se font au nom de l'islam, l'émir veut montrer le visage poli et responsable d'une personnalité islamique, influent grâce à son talent et non pas seulement du fait de la richesse pétrolière. La discipline acquise à l'académie militaire de Sundhurst s'est coulée dans sa foi religieuse : dans le Qatar de cheikh Hamad, il n'y a pas de place pour les nouveaux riches sans éducation du Golfe dont le fortune ne tient qu'au pétrole.

Al-Jazira est l'apothéose de cette conception. Il avait avancé l'idée de cette chaîne dès août 1994 lorsqu'il avait suggéré de moderniser la télévision d'Etat qatarie et de la diffuser par satellite en réponse à la propagande hostile de l'Arabie saoudite. A l'époque de son accession au trône, ses projets s'étaient précisés et lors du décret créant Al-Jazira en février 1996, l'équipe qu'il avait lui-même choisie était déjà prête à constituer le personnel.

Avant que ne soient créées différentes chaînes sur son modèle, Al-Jazira était l'unique chaîne internationale d'information dirigée, gérée et financée par des Arabes, depuis un pays arabe. Elle incarnait cette ambition propre à l'émir de présenter au monde un visage moderne et responsable de l'islam, quelque chose que l'on retrouve naturellement dans la version anglaise de la chaîne qui a gardé bien plus que le logo de sa consœur arabe.

Ayant pu constater comment le Koweït avait été balayé par une guerre éclair lancée par l'Irak, et sachant que le Qatar courrait un risque similaire, de la part de l'Irak mais tout aussi bien de l'Arabie saoudite qui avait porté atteinte à l'intégrité du pays durant les années 1990, cheikh Hamad a soutenu et continuera à soutenir cette chaîne de télévision, quels que soient les problèmes qu'elle lui crée et même si, pour plus de sécurité, il a invité les Etats-Unis à installer dans son désert la gigantesque et ultra moderne base aérienne d'Al-Udeid. Non

sans perspicacité, l'émir a en effet perçu que, dans le monde moderne, les médias pouvaient être un bouclier aussi puissant qu'une armée. Ainsi au lieu d'essayer de contrôler le flux d'information comme s'efforcent de le faire les autres dirigeants arabes, il estime que l'opinion publique sera capable de le protéger s'il ouvre le Qatar au monde extérieur et s'il lui donnait une place sur la scène internationale. Les événements lui ont donné raison : en novembre 2005, le *Daily Mirror* fit état d'un mémo selon lequel le président Bush envisageait de bombarder Doha. Al-Jazira lança alors une campagne de protestation qui trouva des échos dans le monde entier et qui montra ainsi que, face à un tel pouvoir, il est devenu très coûteux de sacrifier un pays tel que le Qatar.

L'émir a établi Al-Jazira avec une dotation annuelle initiale de 150 millions de dollars, subvention renouvelée chaque année. Depuis son lancement, on estime à près de deux milliards de dollars les sommes versées pour assurer le fonctionnement de la chaîne. Les chaînes d'information occidentales ne peuvent qu'observer, avec envie, comment Al-Jazira étend sa gamme de programmes tous plus coûteux les uns que les autres, alors qu'elles sont elles-mêmes contraintes de réduire leurs coûts de fonctionnement. Mais il n'y a pas de seuil de rentabilité pour une chaîne qui continue néanmoins à viser un équilibre financier qui pourrait bien être atteint un jour prochain. Avec la commercialisation de sa marque, la chaîne peut gagner énormément d'argent à travers les ventes de DVD, les téléchargements sur Internet, les accords de sponsoring, les livres sur la télévision, la diffusion de films et bien d'autres moyens encore, à l'image de ce que la BBC a réalisé. Aujourd'hui, et bien qu'elle soit une des marques les plus reconnues au monde, Al-Jazira n'a presque rien fait dans ce domaine.

Il reste que les investissements consentis pour Al-Jazira n'ont que peu de conséquences pour un homme aussi riche que l'émir que même une très forte pression internationale ne peut contraindre à fermer la chaîne qu'il a créée. De son point

de vue, les avantages stratégiques que la chaîne Al-Jazira lui confère lui paraissent peu cher payés : les Saoudiens n'ont-ils pas dépensé des milliards en armement avant d'appeler à l'aide les Etats-Unis dès que le président Irakien les a menacés ? L'émir du Qatar ne permettra jamais que soit remise en cause une chaîne qui a donné aux Arabes et aux musulmans une telle respectabilité tout en faisant bénéficier son pays d'une telle protection. Plus que toute autre chaîne dans la région, Al-Jazira doit son existence à des raisons personnelles, à une vision stratégique, et non à sa rentabilité financière.

HUGH MILES